

Le dernier « Manier » (1)

Dans mon enfance, il y a quelque soixante ans, quinze jours avant la St-Blaise on voyait arriver à Fraize deux hommes du plus pur type Arverne qui, par leur taille et leurs longues moustaches noires, rappelaient aux enfants le premier des Français : Vercingétorix.

L'un de ces hommes, sacoché au dos, carquois en bandoulière, « passait par maison » et y recueillait cuillers et fourchettes à rétamé en même temps que parapluies à réparer. Il lui arrivait même quelques fois de sortir de son carquois un parapluie neuf, du type courant, qu'il céda à bon compte. Chez les cultivateurs des Hauts, il offrait aussi un parapluie énorme, à crosse en bois et baleine en fanoy entoilé de tissu bleu.

Ces grands parapluies servaient aux hardiers des coteaux et quelquefois aux voituriers, tous usages qui nous feraient sourire aujourd'hui tant nous sommes munis d'imperméables de toute nature.

Son compagnon s'était, pendant ce temps, établi à l'entrée de la « Straye » près de l'Hôtel de Ville.

Dans un trou en terre, à l'aide d'un gros soufflet, il entretenait un feu de charbon de bois qui maintenait liquide le bain d'étain d'une grande bassine ; étain couvert d'oignons pour éviter l'oxydation.

Près de lui, était une autre bassine, en terre cette fois. Il la remplissait d'un liquide jaunâtre (*esprit de sel*) tiré d'une grosse « dame-jeanne » en grès.

Dans ce bain, il plongeait cuillers et fourchettes à décapé.

Ensuite, il les trempait dans l'étain fondu, les retirait vivement, les essuyait avec un chiffon et les rangeait soigneusement par petits paquets.

Les enfants, dont j'étais, étaient émerveillés de cette manœuvre qui donnait si vite aux vieux couverts un éclat incomparable.

Le manier était bon enfant, il nous tolérait autour de son feu et, de temps à autre, pour nous faire plaisir, il nous décapait une « plaquette », ou un sou, qu'il nous rendait rutilant comme de l'or. Pensez si les enfants étaient heureux de l'arrivée du manier.

Ce brave homme, tout à son travail, ne mélangeait pas ses différents couverts et, le lendemain, sans erreur, son compagnon rendait aux ménagères émerveillées des ustensiles neufs, brillants comme de l'argent, pour le prix bien modique de quelques sous.

Il est vrai que nos hommes n'achetaient pas toujours de l'étain neuf mais, au cours de leurs tournées, recueillaient vieilles assiettes d'étain, bouillottes trouées, biberons, etc..., tous articles d'étain de nos grand-mères, oubliés aujourd'hui.

L'outillage de nos hommes d'art était des plus réduit ; en plus du matériel d'étameur, quelques petits marteaux et fers à souder, une bigorne, des cisailles à tôle, des pinces, leur suffisaient pour réparer tous les ustensiles de ménage qu'on leur confiait. Un tout petit coffre charrette à deux roues suffisait à tout loger et à tout transporter.

1 Un manier comme roulier, prunier.

Nos artisans se contentaient le plus souvent d'un frugal repas, d'un réconfort pris au hasard des tournées. C'étaient des gagne-petit ; leur sobriété, leur persévérance leur permettait cependant de faire des économies et, après de longues années de peine, ils purent posséder un petit magasin à Saint-Dié.

Hélas, rien n'est éternel, et aujourd'hui, les enfants de Fraize ne font plus cercle autour du manier de la Straye. Ils ne pourront plus voir étamer qu'au cinéma.

Cependant, nos deux Arvernes ne furent pas les derniers.

Vers 1900, libéré des « Chasseurs d'Afrique », Monsieur Delzor vint remplacer nos deux figures si connues.

Monsieur Delzor installa son échoppe aux Aulnes à la naissance du chemin du Mazeville sur le terrain de Madame Marchal qui lui assurait gîte et couvert. Il fut étameur permanent et, pour parcourir notre canton, le premier, il imagina de faire une petite caisse-remorque montée sur roues de cycle et plus d'un parmi nous se rappelle l'avoir rencontré dans tout le canton où il fut, pendant de longues années, la providence des ménagères soucieuses du bon entretien et de la propreté de leurs ustensiles de cuisine.

Marié, Monsieur Delzor quitta les Aulnes pour se fixer à Plainfaing où il tint magasin mais il n'oublia jamais, qu'avant tout, il était « manier » et continua à visiter la contrée.

La guerre de 1914 le trouva avec ses camarades Vosgiens au fameux 43^e Régiment territorial et ce n'est qu'en 1919 qu'il fut rendu à la vie civile. Il se fixa alors à St.-Dié et, tout en continuant son métier, tint un petit magasin.

Toujours de bonne humeur, il eut certes été heureux sans le malheur qui le frappa en la personne de son fils et l'incendie de 44 qui le priva de sa demeure.

Courageux, Monsieur Delzor s'était réinstallé à La Vaxenaire. Toujours serviable aux ménagères, c'est là que la mort vient de le frapper et de l'enlever à sa chère épouse à laquelle tous ceux qui ont connu le brave Monsieur Delzor, « le dernier manier », apportent le réconfort de leur sympathie.

BAN-SUR-MEURTHER